

La « Bataille de Viombois »

Le rapport du « Capitaine Marc »

Merci aux anciens du GMA Vosges et acteurs de cette bataille qui ont bien voulu me confier ce précieux document

1. 6 Décembre 1944.

RAPPORT du Capitaine M A R C
sur l'engagement du G.M.A. Vosges en Septembre 1944
à VIOMBOIS, et sur sa captivité

La B.B.C. émettait le 1^{er} Septembre 1944 le message annonçant un parachutage sur le terrain de Labarraque homologué sous le nom de "PEDALE", destiné au G.M.A. Vosges, selon les instructions reçues. Ce groupe comportant environ 300 hommes, déjà présents au maquis, se rendit immédiatement sur le terrain. Au cours de la nuit, il recevait des hommes et du matériel S.A.S. mais pas les armes attendues. Au nombre des S.A.S. parachutés se trouvait le colonel FRENCK, Commandant la 2^e S.A.S. et le commandant HENRY. Les deux me déclarèrent dès notre première entrevue que nos armes seraient parachutées le lendemain ou le surlendemain au plus tard. J'étais donc obligé de rester sur place avec mes hommes et de faire convoquer ceux qui se trouvaient encore en plaine, c'est à dire les hommes de RAON L'ETAPE, de la vallée de CELLES et du RABODEAU. Cela fut fait par les soins du capitaine RIVIERE, et ses hommes arrivèrent à partir du 2 Septembre dans la nuit. Il en arrivait encore dans la matinée du 4, après notre première escarmouche.

La journée du 2 Septembre avait été pluvieuse. Les hommes étaient sans abri, ni toile de tente. Dans la soirée, le colonel FRENCK me faisait savoir que le parachutage était encore remis au lendemain. L'effectif du G.M.A. Vosges est à ce moment là d'environ 500 hommes. Leur moral déjà fortement atteint par la longue attente du parachutage, est, en plus, très ébranlé du fait qu'ils sont mouillés et qu'ils ont froid. Je décide donc de les mettre à l'abri dans la ferme abandonnée de VIOMBOIS, située à un kilomètre environ du terrain.

Le 3 Septembre au soir, nous regagnons le terrain de parachutage. Le Capitaine BARRAUD et moi, indiquons à nos chefs de Centuries l'emplacement de leurs unités en vue de l'opération, puis nous rejoignons le P.C. du colonel FRENCK. Là, on nous apprend que, par suite d'intempéries sur la Manche, l'opération est à nouveau remise. La nuit est belle, mais très froide. Nous décidons donc de rejoindre nos cantonnements de la veille à VIOMBOIS. Selon les instructions du commandant HENRY, je commanderai les: 1^o Centurie, Sous-Lieutenant Jean Serge, 2^o Centurie, Sous-Lieutenant Clément, et 3^o Centurie, Sous-Lieutenant Croisé. Le capitaine BARRAUD aura sous ses ordres les 4^o, 5^o et 6^o Centuries. La marche depuis se fait en bon ordre, malgré le mécontentement nettement exprimé des hommes. Le capitaine BARRAUD et moi allons de l'une à l'autre de nos Centuries pour calmer les hommes et leur expliquer que, seul le mauvais temps et non pas de la négligence ou un manque d'organisation sont la cause de notre attente. Nous arrivons à la ferme de VIOMBOIS vers 3 heures du matin. Le calme n'est pas encore complet et je suis obligé d'intervenir à nouveau et d'encourager à la patience. Enfin, tous s'endorment tranquillement. Si j'insiste sur cet état d'esprit de nos hommes, c'est pour montrer qu'il était de première nécessité de leur procurer un peu de bien être. Il fallait, après leur grande déception due aux remises successives du parachutage, leur éviter le froid et le malaise physique du séjour en forêt sans abri, si nous voulions éviter

MEIRE
de trop nombreuses défections. Il fait grand jour quand je parviens, à mon tour, à m'étendre. Ce repos sera de très courte durée, car bientôt arrive un nouveau contingent d'hommes venant de la vallée de CELLES, accompagné du Docteur MAIRE et de M^r GEORGES, Pharmacien. Celui-ci repartira bientôt et je ne le reverrai plus au maquis. Cette arrivée continuelle d'hommes, en plein jour, m'inquiète, car elle risque de nous faire repérer par l'ennemi.

Si nous rejoignons immédiatement le terrain de parachutage, il sera difficile de le faire avec toute la discrétion voulue, étant donné le nombre considérable d'hommes non entraînés à la discipline du maquis que comporte le groupe. En outre, il faudra envoyer directement sur le terrain les retardataires, ce qui risquera de révéler son emplacement à l'ennemi. Le capitaine BARRAUD partage mes inquiétudes. Nous décidons donc de rester à la ferme de VIOMBOIS jusqu'à la tombée de la nuit et de partir sur le terrain à la faveur de l'obscurité. Nous donnons les ordres suivants: Les chefs de Centuries devront empêcher leurs hommes de révéler leur présence par un signe quelconque. Il est sévèrement interdit de sortir des bâtiments. Les sentinelles placées à l'extérieur sont camouflées. Les chefs de Centuries sont contents, car leurs hommes sont fatigués. Je fais procéder à l'établissement de l'état des effectifs dans mes Centuries. BARRAUD fait de même dans son groupe.

Le 4 Septembre 1944 .- Vers 10 heures j'entends des coups de feu tirés par les sentinelles et immédiatement après le crépitement de deux F.M. en batterie. On vient me signaler l'approche, vers la ferme, d'un soldat allemand. Il est descendu d'une voiture Citroën camouflée et qui s'est arrêtée à la hauteur de la ferme sur la route de Neufemaison-Vaqueville, qui passe transversalement à 150 mètres au Nord de notre cantonnement. Un chemin de terre battue, complètement à découvert et perpendiculaire à la route, relie celle-ci à la ferme. Le capitaine BARRAUD et moi, nous nous rendons à la fenêtre de la chambre qui nous sert de P.C. Cette pièce est située au 2^e étage et domine le chemin de terre, ainsi que la route Neufemaison-Vaqueville. Un coup d'oeil nous renseigne: Une voiture près de laquelle se trouvent trois soldats allemands est en effet arrêtée sur la route en face de la maison et un sous-officier, arme à la bretelle, est déjà engagé sur le chemin de terre. Il paraît surpris de recevoir des coups de feu. Sa mission n'était certainement pas de nous rechercher. Nous pouvons donc bénéficier de l'effet de surprise et le capturer, ainsi que ses hommes, en nous présentant à eux en force. Je donne des ordres en conséquence au Sous-Lieutenant CLEMENT, qui part avec la vingtaine de garde. Le sous-officier se rend sans opposer la moindre résistance, mais les trois hommes ayant essayé de remonter en voiture et de s'enfuir, nos hommes déclenchent à nouveau le feu et immobilisent ainsi le véhicule. On amène les prisonniers, dont un est blessé, puis, en la poussant, la voiture qui ressemble à une écumoire et est devenue inutilisable. Les soldats ennemis font partie d'une unité de transmission cantonnée à SAINT OIE. Ils sont chargés de rechercher une coupure faite sur la ligne téléphonique qui relie leur centrale au terrain de repérage de Montigny. Je rends compte immédiatement de l'incident au Commandant HENRY, resté avec les anglais et le colonel à la ferme de Labarraque, à 1.500 mètres au nord de la ferme que nous occupons. Je lui fais demander également si je dois faire fusiller les prisonniers ainsi qu'il avait été décidé, par mesure de représailles, les Allemands ayant abattu lâchement, en

deja → tirant dans le dos, neuf de nos hommes pris par eux le 17 Août dans un engagement à la Côte 722. Entre temps arrive au cantonnement le Sous-Lieutenant Jean SERGE. Il revient de la ferme de Labarraque. Selon lui, le Commandant HENRY, dès mis au courant de l'incident, ordonne que l'on fusille les prisonniers. Mais j'attends des instructions écrites. J'ai appris par la suite qu'il avait décroché dans la soirée avec le P.C. Anglais.

Je réunis les Officiers et nous conférons sur la conduite à suivre.

En ce qui concerne les prisonniers, la majorité d'entre nous est d'avis qu'il faut faire des exemples et venger nos camarades assassinés. Mais nous attendons, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi par de nouveaux coups de feu. La suite des événements ne nous permettra pas de mettre à exécution ce projet.

La fusillade a été trop vive, malgré les ordres reçus. Il faut mettre ce fait sur l'inexpérience et la nervosité des hommes qui en sont, pour la plupart, à leur premier coup de main. Mais leur exploit les a rendus heureux et ils profitent de cet état d'esprit qui se communique aux non armés pour leur donner confiance en eux-mêmes et en la réussite de notre mission. Cependant, nous avons probablement éveillé l'attention de l'ennemi; la prudence commande de se camoufler pendant toute la journée.

Je donne des ordres en conséquence. Je fais sortir mes hommes de la ferme et les fais conduire sur des emplacements reconnus à l'avance, dans la forêt, bordant la ferme au sud. Le camouflage n'en sera que plus facile et les hommes seront à l'abri d'un tir d'artillerie possible, ainsi qu'il s'est produit quelques jours auparavant, sur notre camp du Rouge-vêtu. BARRAUD suit mon exemple. Il occupe le secteur S.O. et mes hommes le secteur S.E. de la région boisée. Je garde à ma portée le 1^{er} Centurie qui est armée et dont les sections assureront alternativement la garde du camp. Les F.M. sont mis en batterie de façon à en interdire l'accès sur toutes ses faces. Des guetteurs camouflés dans les bosquets observent les voies d'accès sur la face nord et le terrain en avant des centurries non armées du sud et à l'ouest. On peut discuter de l'opportunité qu'il y aurait à ce moment de conserver nos cantonnements à la ferme de VIOMBOIS. J'avais une mission à remplir: recevoir dans la nuit un important parachutage d'armes. Je ne pouvais donc quitter la région. Mais je compromettais, sans aucun doute, ma mission en décrochant vers le terrain "PEDALE". Il fallait, en effet, pour parvenir, traverser un important espace découvert, à proximité de deux routes, sur lesquelles les mouvements ennemis étaient nombreux. En déplaçant mon groupe, je courais de gros risques de faire repérer l'emplacement de notre terrain. D'ailleurs, nous risquons de subir l'attaque ennemis alors que nous faisons mouvement. En voici la preuve, dont je n'ai eu connaissance que depuis mon retour de captivité: le samedi 2 Septembre, c'est à dire le lendemain du parachutage S.A.S., le brigadier de gendarmerie COUPOT, de BADONVILLER faisait savoir, dans un message écrit à ma femme, que les Allemands connaissaient notre terrain de parachutage à VIOMBOIS et le message annonciateur. M. COUPOT précisait qu'il tenait ces détails d'une conversation personnelle avec les Allemands qui lui avaient cité le message. Ma femme tenta de me faire connaître ce

018

renseignement et, n'y parvenant pas, envoya le lendemain sa bonne à l'Etat Major de Raon pour le prévenir. Ce renseignement, pourtant de première importance, ne m'est jamais parvenu. Si j'en avais eu connaissance, je n'aurais pas hésité à décrocher immédiatement avec mon groupe, non pas vers le nord, c'est à dire vers le terrain, mais vers le sud dans la forêt, et à aller occuper un emplacement assez éloigné pour échapper aux investigations ennemies, et pouvant recevoir un parachutage d'armes. Il y a eu là un manque de liaison évident, qui est la cause principale de notre encerclement.

Neufmaison
Vers 13 heures arrivent sur la route de Neufmaison-Vaqueville les équipages de l'Organisation TODT, accompagnés d'hommes armés. Ceux-ci ont-ils aperçu une sentinelle et celle-ci a-t-elle voulu les arrêter pour qu'ils ne puissent aller dénoncer notre présence?... ou s'est-elle affolée?.. A-t-elle simplement agi spontanément, enfreignant les ordres? Je n'ai pu établir la cause exacte qui a provoqué le tir de l'homme de garde. Toujours est-il que son coup de feu déclenche à nouveau un tir violent d'armes automatiques. Les chevaux de l'équipage sont abattus. Il nous faut maintenant engager le combat et empêcher les Allemands de s'échapper. Ceux-ci sont assez rapidement mis hors de combat et nos hommes ramènent de nouveaux prisonniers et un important butin de vivres. Peu de temps après arrive une section de transmission de jeunes hitlériens; ils traînent à bras une charrette chargée de matériel téléphonique. Ils en ont trop vu, et ceux là non plus, nous ne pouvons les laisser échapper. Ils sont faits prisonniers. L'un d'eux, qui voulait se défendre, est abattu. Nous avons maintenant 17 prisonniers. Mais les nombreux coups de feu échangés ont de toute évidence été entendus par l'ennemi, qui ne tardera pas à envoyer du renfort. En effet, un guetteur vient me signaler que des Allemands arrivent de la direction de Pexonne et de Neufmaison. De notre P.C. nous distinguons parfaitement les camionnettes allemandes qui s'arrêtent sur la route de Neufmaison-Pexonne, et déchargent des hommes armés. Ceux-ci vont occuper la colline située à 500 mètres au N.O. et bordée à l'Ouest par la route précitée. J'envoie une reconnaissance de deux demi-vingtaines. L'une, commandée par le Sous-Lieutenant Jean SERGE se dirigera vers le N.O.; l'autre, commandée par le sergent Jean MARIE se dirigera, par la roseraie, vers les boqueteaux bordant la VERDURETTE. Leur mission est la suivante: repérer les emplacements ennemis, déterminer leur force et l'importance de leur armement. Je ne reverrai plus le sergent Jean MARIE, mais apprendrai à mon retour de captivité qu'il est en vie. Quant au Sous-Lieutenant Jean SERGE, il engage rapidement le combat et ne revient qu'une heure et demie plus tard, ayant perdu deux hommes, mais infligé des pertes importantes à l'ennemi: il a compté 11 tués. J'envoie également des patrouilles en secteur Ouest qui est boisé. Je fais poster des sentinelles en bordure de la forêt vers la route, avec mission de ne tirer qu'en cas d'attaque. Une patrouille fouillera également la forêt qui s'étend vers le sud. Nos guetteurs placés à proximité de la ferme dominent le secteur Est. Des coups de feu partent de l'espace situé entre les deux secteurs battus par le Sous-Lieutenant SERGE, l'autre par le sergent Jean MARIE. Le Sous-Lieutenant GALLINO y part en reconnaissance avec une vingtaine. Cet officier remplit rapidement et scrupuleusement sa mission et j'apprends par lui que les Allemands occupent toute la bordure de forêt située au-delà de la VERDURETTE. Ils ont en batterie plusieurs F.M. font mouvement vers nous. La progression ennemis, momentanément

arrêtée par l'action du Sous-Lieutenant Jean SERGE, a repris également dans le secteur N.O. Tous nos F.M. sont en batterie, Les hommes en position de combat ou en reconnaissance, et je ne garde avec moi qu'une trentaine d'hommes en réserve.

Je me rends aux emplacements de mes Centuries non armées pour les exhorter au calme. Le capitaine BARRAUD en fait autant parmi ses hommes.

Je me trouve parmi les hommes de la Centurie CROISE quand un homme vient me rendre compte que tout est calme dans le secteur sud et qu'aucun ennemi n'y est visible. Il est environ 16 heures. Je rejoins la ferme. Le tir ennemi du côté de la VERDURETTE est très nourri. Nos hommes ripostent énergiquement. Je leur recommande de ne tirer qu'à coup sûr car je crains que les munitions ne viennent à manquer. Des guetteurs reviennent du secteur Ouest. Ils signalent l'approche de l'ennemi, que tentent d'arrêter nos F.M. A ce moment aussi nous parviennent des bruits d'armes automatiques des secteurs est et sud. Le mouvement d'encercllement ennemi a été rapide. Les effectifs qu'il a engagés doivent être considérables. Le capitaine BARRAUD se trouve à ce moment dans le secteur sud. Je prends mon poste d'observation vers le coin N.O. de la ferme qui est très fortement battue par le feu ennemi. J'ai près de moi le Sous-Lieutenant GALLINOT et l'adjudant adjoint au chef de la 3^e Centurie. Ce dernier est blessé. On me signale que dans le secteur sud nos hommes reculent. Je m'y rends. Les blessés commencent à affluer vers la cour de la ferme. Médecins, pharmaciens et Aumônier, tous très calmes, font leur devoir avec courage sous le feu de l'ennemi. J'ordonne aux blessés de donner leurs armes à des volontaires prélevés sur les 2^e et 3^e Centuries. J'envoie aux-ci en renfort vers le secteur sud pour protéger les Centuries non armées qui commencent à se replier en bon ordre vers la ferme. J'ordonne également que ceux qui sont en possession de deux armes, telles que pistolet et fusil ou mitrailleuse en donne une à un volontaire. Moi-même qui suis armé d'un Colt et d'une mitrailleuse, donne ma mitrailleuse au Sous-Lieutenant CROISE que j'ai chargé de la défense du secteur N.O. et qui n'a pas d'armes. Cet officier fait son devoir d'une façon remarquable. Vers 17 heures, l'encercllement est complet. Le feu ennemi devient infernal dans tous les secteurs. Nos hommes ripostent énergiquement et tiennent l'ennemi sur ses positions dans les secteurs Nord, Est et Ouest. Par contre, ils reculent dans le secteur Sud où le reflux maintenant ~~extrêmement~~ précipité est de plus en plus désordonné de nos Centuries non armées devient une véritable entrave pour les combattants. Moi-même, qui suis porté à l'extrême pointe du hangar, cesse de tirer de peur d'atteindre nos hommes. Ceux du groupe BARRAUD commencent à s'échapper dans tous les sens, et là aussi les combattants tirent par dessus leurs têtes. Je cherche en vain l'emplacement d'un F.M. ennemi qui tire sans discontinuer sur la ferme, dans les portes et les fenêtres. Je monte au grenier pour essayer de mieux voir. J'y trouve Paul de CIREY et la vingtaine de choc de la 1^{re} Centurie. Il a eu la même idée que moi mais n'arrive pas à repérer l'emplacement du F.M. lui non plus. Il est remarquablement calme. Je lui ordonne de rester à son poste de tir et d'observation qui n'est pas facile à tenir, car les balles entrent par les fenêtres et les lucarnes, et les tuiles tombent sur le plancher. Les deux infirmières, Arlette et Madeleine, harassées, sont venues se reposer un moment et sont tranquillement couchées dans le foin. J'embrasse toute cette scène d'un coup d'oeil puis je redescends dans la cour. Le tir de F.M. ennemi continue très

fort de même que celui des mitraillettes. J'apprendrai plus tard par Paul que ce F.M. était camouflé dans un arbre. J'ai d'ailleurs été impressionné par le remarquable camouflage de l'ennemi, qui possède de ainsi sur nous un avantage considérable.

Vers 17 h 30 le capitaine BARRAUD s'approche de moi: "Nous sommes fichus" me dit-il. Je lui réponds "pas encore".

Il se rend de nouveau à son poste de combat à hauteur de ses Centuries non armées et en débandade, à 30 ou 40 mètres sur ma droite. Il se camoufle derrière la Citroën capturée le matin et se met à tirer très calmement. Bientôt il tombe touché à mort.

Le Sous-Lieutenant CLEMENT chargé de la défense du secteur Ouest et qui est partout à la fois à se battre et à encourager ses hommes par l'exemple, goguenard et riant, passe à ce moment à la hauteur du cadavre de BARRAUD. Je le vois se pencher vers lui, puis, tout de suite après se diriger vers moi. Une brève conversation s'engage. "Il ne reste plus qu'une solution, me dit-il, tenter un mouvement tournant

Cette idée depuis un moment m'obsède et j'acquiesce. "Nous ne pouvons essayer de traverser leur ligne de feu que par le Nord, lui dis-je". - "Il faut que sur les autres côtés la défense continue pour permettre la retraite aux hommes non armés. Mais vers le Nord l'entreprise est dangereuse. Les Allemands sont solidement installés sur la rive droite de la VERDURETTE, leurs armes automatiques donnent très fort et il faut, pour traverser le cercle de feu de ce côté, franchir 150 mètres au moins de terrain découvert, puis la route. Demandez des volontaires." Il s'éloigne, puis revient au bout d'un moment. Il n'en a trouvé que deux. Ceux des hommes que je pourrais prélever sur l'effectif combattant ont la frousse, me dit-il, et il ajoute avec son franc parler habituel: "Vous êtes le chef, il faut donner l'exemple, mon capitaine, et on vous suivra". Il a raison. Je ne vois pas d'autre solution que de traverser la ligne de feu vers le Nord, s'infiltrer ensuite derrière l'ennemi en obliquant vers l'Est, puis lui tomber dans le dos dans le secteur sud. L'entreprise est dangereuse et je dois donner l'exemple. A ce moment, le Sous-Lieutenant Jean SERGE assure la défense dans le secteur Sud. Les sous-officiers CROISE et GALLINO, commandent respectivement les secteurs N.O. et N.E. Le Sous-Lieutenant HENRY s'occupe des prisonniers et je ne puis le trouver. Les autres officiers sont sans doute avec les hommes non armés. Je cherche l'un d'eux pour me remplacer pendant mon absence et le mettre au courant de la tentative que nous allons faire. Je traverse le couloir de la ferme qui conduit sur la face Nord. J'y trouve des combattants venus se ravitailler en munitions ou se reposer un instant. Je demande des volontaires pour me suivre, tous le font sans mot dire. Arrivé sur le devant de la ferme, j'aperçois le Sous-Lieutenant STANIS couché sur le ventre, sa mitraillette entre les bras, non loin d'un F.M. en action. Je lui expose rapidement notre plan et je lui demande s'il veut participer à l'entreprise. Il me répond qu'il n'y tient pas et il ajoute "Vous allez vous faire tuer vous ne passerez pas". Je réponds: "Alors prenez le commandement pendant mon absence. Le temps presse et je m'engage dans le chemin de terre en rampant, ordonnant à mes 15 ou 20 volontaires de me suivre. Nous faisons environ 50 mètres sous un feu très violent et croisé des F.M., toujours en rampant, fréquemment obligés de nous arrêter et de nous coller au sol quand les balles sifflent trop près de nous. Je profite d'un tel arrêt pour me retourner. La plupart des hommes sont restés à l'entrée du chemin ou sont mis hors de combat. Déjà le Sous

Lieutenant CLEMENT m'a précédé, et nous reprenons notre progression. J'ignore combien de temps nous avons mis pour arriver à la roseraie mais quand nous y parvenons, nous ne sommes plus que sept. Depuis un moment, on tire moins sur nous. Sans doute les Allemands nous ont-ils perdus de vue. Nous en profitons pour dénombrer notre armement et déterminer nos possibilités de feu. Elles sont minimes, comprenant 3 mitraillettes, 2 fusils et 2 Colts américains, celui de CLEMENT et le mien. Nous nous remettons en route en direction de la VERDURETTE, à 5 mètres de distance l'un de l'autre, évitant le moindre bruit, le doigt sur la gâchette, prêts à tirer. Nous faisons ainsi une dizaine de mètres lorsque de nouvelles rafales s'abattent sur nous, venant de notre gauche. A partir de ce moment nous ne pouvons plus avancer que par petits bonds, en appuyant très fortement sur notre droite. Nous atteignons enfin la VERDURETTE et la traversons à gué. A peine arrivés sur l'autre rive, nous sommes accueillis par une pluie de balles venant de notre droite cette fois. L'ennemi est nombreux et bien armé. Nous décidons de ne tirer qu'en cas d'extrême urgence pour ne révéler ni notre nombre, ni notre puissance de feu, jusqu'au moment où nous arriverons dans le dos de l'ennemi, et là, nous ne tirerons qu'à coup sûr. Encore 150 ou 200 mètres à avancer, pensons-nous, puis nous serons derrière l'ennemi et nous pourrons appuyer franchement vers l'Est. Mais cet espace franchi, nous sommes à nouveau accueillis par des rafales d'armes automatiques. L'ennemi aurait-il établi plusieurs lignes en profondeur? Nous attendons quel que temps, camouflés dans les arbustes, puis nous recommençons nos bonds en avant, recevant alternativement des rafales sur notre droite et sur notre gauche. Nous essayons d'appuyer franchement vers l'Est, mais nous n'avons pas fait 50 mètres qu'à nouveau un feu violent s'abat sur nous. Il nous faut encore continuer vers le Nord. Au bout de 300 mètres, après avoir franchi une petite corne de bois, nous arrivons à nouveau en espace découvert et nous retrouvons devant nous une nouvelle ligne de feu. Cela nous arrivera une troisième et dernière fois à moitié chemin entre VIOMBOIS et LABARRAQUE. Nous ne comprenons plus ce qui se passe et CLEMENT émet l'hypothèse que ce ne sont plus des Allemands mais des anglais venus à notre secours de LABARRAQUE, qui tirent sur nous par erreur. Nous voulons en avoir le coeur net et, à couvert dans un bosquet, ensemble nous crions: "F.F.I. DUMOURIEZ" (Dumouriez étant le mot de passe du jour). De nouvelles salves nous répondent nous fixant en même temps sur l'identité des tireurs. Que s'est-il passé depuis notre départ?.. Le tir a cessé vers VIOMBOIS, mais nous a suivis. Il est possible que les Allemands ont deviné notre manoeuvre et ont reculé en se déployant sur leur flanc pour nous empêcher de passer. Peut-être aussi veulent-ils nous amener sur le terrain de parachutage puisqu'ils la connaissent, ainsi que notre message. Les renseignements recueillis le lendemain près de ceux de mes hommes qui me rejoignent à BERTRICHAMPS me confirment que la manoeuvre que nous ne sommes pas parvenus à terminer a cependant atteint son but, à savoir dégager le secteur nord de notre position et permettre la retraite de nos hommes. Confirmation de ces faits m'a été donnée à la Gestapo à BACCARAT quelques jours plus tard. Il est environ 20 h 30. Je décide alors de rejoindre LABARRAQUE afin de savoir ce qui a été décidé pour le parachutage qui doit avoir lieu quelques heures plus tard. Nous ne devons plus en être éloignés. Nous progressons à nouveau de 200 mètres environ vers le N.O. et

parvenons à un bosquet où nous nous reposons. L'ennemi a sans doute perdu nos traces, car depuis quelques instants nous ne recevons plus de coups de feu. Nous essayons de nous orienter, mais au cours de notre progression nous avons dû fréquemment changer de direction et maintenant nous sommes désorientés. Nous sommes en bordure d'un chemin de terre que je ne reconnais pas. A ce moment arrive sur ce chemin, en bicyclette, venant de l'Est, un civil qui nous offre de nous conduire à LABARRAQUE. Mais l'ennemi guette encore, et sans doute nous a-t-il aperçus en bordure du chemin de terre, car les balles recommencent à siffler. Mais les départs sont plus lointains. Nous nous réfugions dans une corne de bois voisine et arrivons vers 21 heures aux abords de LABARRAQUE qui est vide.

Le parachutage est donc remis puisque le ballisage devait être fait par les Anglais. La nuit commence à tomber. Nous nous enfonçons à nouveau dans les bois où bientôt nous nous perdons. Seul le hasard nous a empêchés de retrouver nos hommes dégagés de la ferme de VIOMBOIS et qui se sont ensuite dirigés vers le terrain de parachutage, car vers minuit, alors que les avions Anglais survolaient le terrain, nous étions à proximité immédiate de lui. C'est à ce moment que le Sous-Lieutenant CLEMENT tombe dans un trou de plusieurs mètres, se foulant un genou et l'obligeant à marcher très lentement appuyé sur nous. Le reste de la nuit se passe en une marche très pénible au cours de laquelle nous tombons encore une fois sur un barrage ennemi placé à la sortie Est de BERTRICHAMPS. Vers 6 heures nous apercevons une ferme au milieu des bois. Nous la cermons et après avoir acquis la certitude qu'elle est occupée par des amis, nous nous y reposons environ une demi heure. Nous sommes à 1.500 mètres de BERTRICHAMPS où nous décidons de nous rendre chez le boulanger BAGARD, ami de CLEMENT. De là j'aurai toute possibilité d'établir une liaison avec l'E.M. d'une part, avec mes hommes d'autre part. Ces liaisons sont en effet de première nécessité. Guidés par un jeune homme de la maison, nous rentrons à BERTRICHAMPS en passant par un raccourci à l'abri des regards indiscrets. Nous camouflons nos armes dans des sacs que nos hommes portent sur leur dos. Vers 7 heures nous sommes accueillis par Madame BAGARD, dont le mari se trouve depuis la veille au P.C. du colonel FRENCK. Nous camouflons nos armes dans le grenier.

Je voudrais retourner à VIOMBOIS où nous avons peut-être laissé des camarades. J'adresse dans la matinée, par l'intermédiaire d'une jeune fille, un message à l'E.M. dans lequel je signale mon arrivée à BERTRICHAMPS où je désirerais avoir une délibération sur les événements écoulés et sur la marche à suivre. Je demande également une Centurie armée de renfort. Pour midi j'ai également rétabli la liaison avec un grand nombre de mes hommes de BERTRICHAMPS, de BAON et de la vallée de CELLES. Comme moi, ils désirent tous la reconstitution du groupe, je la leur promets.

Je commence également la rédaction de mon rapport mais suis très fréquemment interrompu par les visites de mes hommes. C'est raison pour laquelle ce rapport ne sera pas encore mis au propre le lendemain. Je reçois la visite de notre Aumônier. Je lui en donne connaissance. Il estime exacte la reconstitution des faits. L'E.M. me fait savoir dans la journée qu'il convient pour l'instant de ne rien faire et de se camoufler. Aucun de ses membres ne peut m'indiquer pour le moment. Le capitaine RIVIERE ne pourra venir que le lendemain. J'ai hâte de quitter BERTRICHAMPS qui offre un séjour

sûr étant donné le nombre d'Allemands qui s'y trouvent. Je décide de m'en aller dès que j'aurai vu le capitaine RIVIERE, mais celui-ci me fait savoir le lendemain, quelques instants avant mon arrestation, qu'il est malade et qu'il ne peut se déplacer. Dans la nuit du mardi au mercredi, Paul de CIREY et Jean viennent pour reprendre les armes camouflées. Me conformant aux instructions reçues qui me recommandent le camouflage de tous pendant quelque temps, je les renvoie sans armes. Les boches viendront les prendre le lendemain.

En effet, le mercredi 6, vers 14 heures, ou 16 heures, se présentaient à la boulangerie six S.S. armés du S.D. pour arreter BAGARD. Ils emmenent tous les hommes présents. Avant de les suivre, j'ai le temps de cacher mon rapport que j'allais remettre à l'agent de liaison de l'E.M.

La reconstitution des faits, jointe aux renseignements que j'ai pu recueillir ultérieurement, à BERTRICHAMPS, à la Gestapo ou après ma délivrance, m'oblige à faire quelques mises au point.

1° - Le mouvement décidé et commandé par moi, dans la soirée du 4 Septembre, à un moment extrêmement critique, avait pour but; non pas d'établir une liaison, comme on a semblé le croire et ce qui n'était pas mon rôle de chef, mais de contourner le dispositif ennemi afin de l'atteindre dans le dos dans le secteur sud et de dégager mes hommes. C'était mon devoir, étant donné les hésitations des hommes devant le péril de l'entreprise, de donner l'exemple et d'y participer. Je crois pouvoir dire qu'elle n'eut pu se réaliser sans moi, personne sauf CLEMENT, n'osant s'y engager. Ce mouvement tournant n'a pu être réalisé complètement, mais les Allemands ont quitté la VERDURETTE dès que nous y sommes arrivés, permettant à nos hommes, d'ailleurs très surpris, de sortir de la ferme de VIOMBOIS. J'ai peine à croire qu'il s'agisse là d'un simple fait du hasard et le déroulement des événements semble bien prouver au contraire qu'il y a eu entre notre avancée et le repli ennemi une relation de cause à effet. Certes, cette relation eut été plus manifeste si, après notre marche vers l'Est, nous avions pu redescendre vers le sud et apparaître à nos camarades dans ce secteur quelques heures après notre départ. Le feu très nourri des F.M. Allemands nous en a empêchés.

Le mérite de l'idée qui a engendré notre action revient au Sous-Lieutenant CLEMENT. Cet officier m'en a imposé, je n'hésite pas à le dire, par son courage et son sang froid. C'est d'ailleurs un homme des Corps-francs, "un dur" et tous ceux qui l'ont vu à l'action ne peuvent que l'admirer. C'est le type du soldat tel qu'on le conçoit Français loyal et brave. Je tiens essentiellement à le présenter tel qu'il m'est apparu, ce camarade qui souffre encore dans les prisons boches et qui ne peut, de ce fait, justifier sa conduite.

2° - Une des causes principales de l'attaque ennemie du 4 Septembre et des lâches assassinats qui s'en sont suivis, réside dans le fait que nous avons été obligés de séjourner pendant quatre jours à proximité d'un terrain de parachutage qui avait été desservi le 1^{er} Septembre. L'expérience longue de deux ans avait prouvé que l'opération de parachutage terminée, les exécutants devaient immédiatement disparaître sans laisser de traces. Partout en France cette règle était strictement observée. J'en ai eu la preuve dans la région lyonnaise où j'avais opéré en 1942. Nous n'en tîmes aucun compte à LABARRAQUE. Certes nous, exécutants, nous pouvions nous retirer sans ordres après le parachutage S.A.S. du 1^{er} Septembre, au contraire, notre devoir était

de rester sur place pour recevoir le 2^o parachutage.

Pour réduire les risques de cette 2^o opération, il eut fallu pour le moins qu'elle se produise immédiatement après la première. Mieux encore eut été que les autorités compétentes prévoient pour le 2^o parachutage un autre terrain, éloigné de "PEDALE" et en avertissant LONDRES. Déterminer les causes de l'inobservation de ces mesures de sécurité, c'est aussi établir les causes de notre désastre.

3^o - Notre service de renseignements était insuffisant, les sources où il puisait étaient mauvaises, en voici la preuve:

A) Selon les renseignements qui étaient parvenus à l'E.M., les forces Allemandes cantonnées dans la région étaient peu importantes; elles évitaient tout contact avec le maquis redoutant de pénétrer en forêts. Or, dans le département des Vosges, elles ont attaqué, détruit et dispersé tous les maquis. Nous avons sous-estimé les forces allemandes sur la foi des renseignements qui parvenaient à l'E.M. et ces renseignements étaient faux.

B) Les combattants F.F.I. étaient impatients d'entrer en action. Au lieu de freiner sagement notre patience, on encourageait nos désirs. Ne devais-je pas engager le combat immédiatement après notre parachutage, les troupes alliées devant nous rejoindre bientôt. Leur arrivée était imminente, me disaient mes chefs. Le colonel FRENCH lui-même, dans une conversation particulière, m'affirmait le 2 Septembre que les Américains seraient à BACCARAT 8 jours plus tard. Or, les premières troupes alliées pénétrèrent à Baccarat le 30 Octobre, près de 8 semaines plus tard. Elles étaient à Schirmeck, premier but de notre action militaire, le 24 Novembre, c'est à dire près de 11 semaines plus tard. A Labarraque nous avons agi comme si les troupes alliées étaient à quelques kilomètres derrière nous. Notre action a été prématurée de 7 semaines. Renseignements insuffisants ou faux, et, consécutivement, action prématurée, ont été d'autres causes primordiales de notre malheur.

4^o - Notre service de liaison a, lui aussi, été defectueux. Le brigadier COUPOT, de BADONVILLER, avait donné un renseignement de première importance, à savoir que les Allemands connaissaient notre terrain de parachutage et le message annonçant ce parachutage. L'ennemi avait donc en mains tous les éléments pour nous anéantir. De notre côté, notre commandement instruit de ce fait avait toutes les possibilités de déjouer son plan. Il eut suffi que la liaison entre lui et nous eut été suffisamment rapide. Mais, je le répète, je n'ai eu connaissance de ce fait qu'à mon retour de captivité. C'est là sans doute la cause la plus importante de notre désastre.

5^o - La majorité des hommes du maquis, une fois en possession de leurs armes, se sont révélés des combattants de valeur. Si nous avions tous été armés au moment de l'engagement du 4 Septembre, nous aurions peut-être eu l'avantage sur l'ennemi et nos pertes eussent été bien moindres. Non armés, les hommes ont été une entrave pour les combattants armés ils eussent été un gros danger pour l'ennemi. Il fallait donc éviter à tout prix de les faire monter au maquis longtemps avant le parachutage d'armes, ou obtenir des services compétents que les terrains fussent desservis, dans toute la mesure du possible, avec exactitude. Si nos armes avaient été parachutées le lendemain du parachutage S.A.S., les événements du 4 Septembre n'auraient pas eu lieu.

6^o - On m'accusera peut-être de n'avoir pas eu les connaissances techniques nécessaires pour remplir mon rôle de chef. Je répondrai que

Hercain
a) Je n'ai pas sollicité le poste de Capitaine commandant un groupe. Le capitaine RIVIERE, les Sous-Lieutenants FELIX et FRANÇOIS et bien d'autres sans doute, appartenant au G.M.A. Vosges, se souviendront que j'avais exprimé le désir d'être nommé chef de sixaine ou au plus de vingtaine. Je voulais "faire mes classes" et ne monter en grade qu'après avoir fait mes preuves. J'ai suffisamment la notion du devoir pour ne pas reculer devant de telles épreuves. On répliquait à cela qu'un commandement de maquis était très différent d'un commandement d'une armée régulière. J'en suis d'ailleurs persuadé. Sur les 14 officiers FFI prisonniers au camp de Schimeck au mois de Septembre, 12 n'étaient pas des militaires de carrière ayant exercé un commandement dans une armée régulière.

b) Je ne sais quelle autre solution pourrait être adoptée dans l'affaire du 4 Septembre, toutes choses égales d'ailleurs, et j'entendrais volontiers l'avis d'un technicien, par exemple d'un officier "Baroudeur" de notre armée coloniale.